



HAL
open science

Présentation. La linguistique du signifiant: fondements et prolongements

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond

► To cite this version:

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond. Présentation. La linguistique du signifiant: fondements et prolongements. Les cahiers de praxématique, 2015, Le signifiant espagnol: de l'unicité à l'iconicité, 64, <http://praxematique.revues.org/3796>. 10.4000/praxematique.3799 . hal-01330687

HAL Id: hal-01330687

<https://hal.science/hal-01330687>

Submitted on 12 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond

Présentation

La linguistique du signifiant : fondements et prolongements

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 30 décembre 2015. URL : <http://praxematique.revues.org/3799> ; DOI : 10.4000/praxematique.3799

Éditeur : Presses universitaires de la Méditerranée

<http://praxematique.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://praxematique.revues.org/3799>

Document généré automatiquement le 30 décembre 2015.

Tous droits réservés

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond

Présentation

La linguistique du signifiant : fondements et prolongements

Expérimenter sans idée préconçue, c'est se vouer à ne trouver rien, puisqu'on ne cherche rien.

(Guillaume, 2006 : 46)

- 1 Est-il bien raisonnable de bâtir une recherche linguistique sur le double postulat de l'unicité (entendue comme la relation bi-univoque entre signifiant et signifié) et de l'iconicité (prise ici au sens très large de relation non aléatoire entre composants du triangle sémiotique¹) ? Les sept articles qui suivent entendent montrer que ce pari (car tous les postulats, même ceux qui semblent aller de soi, sont des paris), celui de la « linguistique du signifiant », n'est pas fou et que la méthode qui en découle, appliquée ici à la langue espagnole, s'avère au contraire extrêmement féconde.
- 2 L'objectif de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* est donc de présenter quelques travaux représentatifs de ce qu'est aujourd'hui la linguistique du signifiant, approche linguistique initiée par les trois hispanistes J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho² à la fin des années quatre-vingt, dont un des principes essentiels est l'unicité du signe linguistique. Mais trente années ont passé depuis les articles fondateurs de MO.LA.CHE et la linguistique du signifiant a connu de nouveaux développements : si le postulat initial de l'unicité reste au cœur des travaux, la dimension iconique du langage y a pris une place de plus en plus importante, ce dont témoignent un certain nombre des contributions ici rassemblées. Cet intérêt renouvelé pour le signifiant et pour les phénomènes de motivation s'est également traduit par une prise en compte accrue du niveau submorphologique ou sublexical, ce qui est relativement nouveau en espagnol par rapport à d'autres langues, notamment l'anglais³. Ce numéro est donc aussi l'occasion d'esquisser un bilan de ce qu'est devenue la linguistique du signifiant, en montrant comment certaines de ses orientations parmi les plus récentes peuvent être comprises comme un moyen de réaliser le programme initial.
- 3 Mais pour mieux mesurer les enjeux des différents articles, il convient de les replacer dans le cadre théorique qui est le leur.
- 4 Si la linguistique du signifiant est avant tout le produit d'une histoire, car directement inspirée de la pensée de Gustave Guillaume⁴, elle se nourrit également du dialogue avec d'autres approches contemporaines, partageant la même préoccupation pour le signifiant.

1. Le postulat de l'unicité

- 5 La linguistique du signifiant, née d'une relecture radicale de certains principes posés par G. Guillaume, s'est construite sur l'idée d'un nécessaire retour au signifiant, en tant qu'il est à la fois le garant et la matérialisation du signifié : « il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a : 96). La relation entre les deux faces du signe ne peut donc être pensée qu'en termes de *biunivocité* : « à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 46). Du point de vue méthodologique, la conséquence,

[...] c'est que le linguiste doit, tel l'apôtre Thomas, ne croire qu'à ce qu'il voit, à ce qui du langage s'offre à son observation, au signifiant. Et partout où se rencontre une occurrence de ce signifiant faire l'hypothèse, le pari si l'on veut, que son apport à la construction de l'énoncé sera le même, intégralement transporté d'un emploi à un autre, quels que soient la circonstance et l'entourage linguistique dans lesquels le mot se trouvera inséré, quelle que soit la syntaxe qu'on lui affectera, quelle que soit la situation d'expérience pour l'évocation de laquelle on le convoquera. (Delpont, 2004 : 23)

- 6 Mais le principe d'unicité du signe n'implique pas pour autant une négation de la diversité (des emplois, des « effets de sens »⁵) telle qu'elle peut se manifester dans le discours. De ce

point de vue, la linguistique du signifiant fait sienne la distinction guillaumienne entre *langue* et *discours*⁶ :

[...] nous nous trouvons en présence, dans le langage, de deux tendances : une tendance de langue qui, par l'effet d'une définition sans cesse améliorée et plus cohérente du système, conduit à l'invariance fondamentale de la valeur des formes, et une tendance de discours qui, elle, au contraire [...] conduit à une variance sans cesse augmentée des applications possibles de la forme invariable fondamentale. [...] L'unité de condition est la visée de langue. La visée de discours, inverse, est la multiplicité des conséquences. Ce qui revient à dire, en synthèse, qu'il est constamment cherché la condition unique propre à produire des conséquences variées. (Guillaume, 1987 : 3)

- 7 La radicalité de la linguistique du signifiant tient à son refus de tout artifice susceptible de remettre en cause le principe de l'unicité du signe. Est donc rejetée l'idée, pourtant courante chez bon nombre de guillaumiens, que les formes linguistiques seraient malléables et que la diversité des emplois observables en discours serait imputable à la variation quantitative de tel ou tel élément du signifié (la quantité d'accompli et d'inaccompli, pour prendre le cas bien connu de l'imparfait⁷), à l'interception plus ou moins précoce dudit signifié (on pense, bien évidemment, à l'article⁸) ou à un processus de subduction qui, par exemple, permettrait un fonctionnement tantôt de « verbe plein » tantôt de verbe auxiliaire⁹. En effet, postuler de tels mécanismes revient à réintroduire, de façon subreptice, de la diversité au sein de la langue même¹⁰.
- 8 La plupart des travaux s'inscrivant dans le cadre de la linguistique du signifiant se donnent donc pour but de mettre en évidence le signifié unique d'une forme donnée mais aussi de montrer la non incompatibilité entre signifié unique et pluralité d'exploitations discursives¹¹, selon le programme fixé par M. Launay : « [...] ce qui fait problème, ce n'est pas qu'il y ait de la diversité *en soi*, c'est que cette diversité puisse apparemment se manifester *sous du même*. Et je tiens que c'est très précisément dans ce problème et non dans un autre que doit se trouver l'objet du linguiste » (1986 : 16-17).
- 9 Cette perspective suppose que soient redéfinis les trois pôles du triangle sémiotique et surtout les relations qu'ils entretiennent :
- 10 • « Le signifiant [...] n'est pas une matérialité strictement phonique, non plus que sa conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparait » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a : 97).
- 11 Le signifié, pour sa part, peut être défini comme la représentation d'une ou plusieurs propriétés et son rôle est double :
- D'une part il limite les capacités référentielles du signifiant, c'est-à-dire le champ d'homonymes auxquels celui-ci peut contribuer à référer, en d'autres termes son champ sémasiologique. C'est sa fonction *limitative*. D'autre part le signifié de langue est ce qui différencie les synonymes et confère au signifiant sa singularité dans un champ onomasiologique. C'est sa fonction *différenciatrice*. (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 47)
- 12 Il ne doit pas être confondu avec les référents qu'il permet d'évoquer, et qui naissent de la rencontre entre une association de signes, en discours, et une situation expérientielle.
- Il [le signifié] doit être distingué des cas du réel à la référenciation desquels on l'appelle à contribuer, car cette référence ne s'obtient jamais en dehors du discours et, partant, de la combinaison de ce signifiant avec d'autres signifiants, dans une certaine circonstance. Le signifié ne peut être assimilé aux représentations systématisées de ces effets discursifs, représentations qui appartiennent à la compétence de l'acteur du langage et constituent pour lui les capacités référentielles du mot. (Delpont, 2004 : 33)
- 13 • Le rapport entre signifié et référent est un rapport non de causation mais de permissivité ; le signifié est ce qui n'interdit pas les références :
- 14 Tout le mécanisme de référenciation repose donc sur la compatibilité entre la ou les propriétés dont le signe est la représentation et les diverses situations d'expérience telles qu'elles sont conceptualisées par l'esprit humain.
- 15 • Quant au signifiant et au signifié, le lien qui les unit n'est pas arbitraire mais motivé. Revenant sur la question, telle qu'elle a pu être posée par Saussure ou Benveniste, M. Launay note :

[...] cette problématique de l'arbitraire est presque toujours abordée dans une perspective *onomasiologique*. Soit : y a-t-il une raison pour que tel *sens* (que l'on pose *au départ*) soit « dit » par tel mot ? Et de répondre : « Non » [...]. Les choses seraient différentes si l'on posait la question dans une perspective délibérément *sémasiologique* : « Existe-t-il des raisons pour qu'à tel signifiant donné de telle langue donnée corresponde, *dans cette langue*, tels sens plutôt que tels et tels autres ? » Et c'est là qu'il conviendrait peut-être de répondre « Oui », la motivation radicale étant précisément *la cohérence du système lui-même*. (Launay, 1986 : 37, souligné par l'auteur)

- 16 • Enfin, il faut ajouter que le lien bi-univoque entre signifiant et signifié joue également au niveau phrastique, car l'arrangement des signes, dont l'agrégation constitue *in fine* la phrase, est lui-même signifiant :

La syntaxe n'est pas un enchaînement de « signifiés » : elle consiste seulement à inscrire le mot dans un signifiant secondaire intégrant à l'endroit des signifiants primaires ou morphématiques ; et c'est précisément parce qu'elle est un signifiant – sous physisme de signifiant – que la syntaxe fonctionne comme tous les signifiants de langue, en référant par la totalité des éléments qu'elle met en œuvre, à la conceptualisation d'un sens. (Molho, 1986 : 43)

- 17 Une des conséquences majeures est que l'ordre des mots fait l'objet d'une attention toute particulière de la part de la linguistique du signifiant et que toute syntaxe ne peut être qu'une *chronosyntaxe*, pour reprendre le concept développé par Y. Macchi, en vertu des principes suivants :

– Le défilé des notions portées par une phrase s'inscrit dans une durée opérative pendant laquelle se construit son propre sens ;

– L'ordre des signifiants ne peut donc être tenu pour insignifiant et constitue la matérialisation physique d'une intention de sens singulière : faire varier l'ordre des mots, c'est modifier tout l'édifice temporel de l'énoncé et changer l'effet qu'il produira sur le récepteur. (Macchi, 2000 : 396)

2. Motivation et promotion du signifiant

- 18 La linguistique du signifiant repose donc, outre le principe d'unicité du signe, sur le postulat de la motivation : « Pour nous, le signe [...] ne peut être que *motivé* puisque “le lien unissant le signifiant au signifié” (définition saussurienne du signe) est entendu ici comme un rapport de production, d'*engendrement* du signifié par le signifiant » (Launay, 2003 : 277-278). Ou encore, « c'est le système [...] qui *motive* le signe et [...] donc, *la langue en tant que système* est, pour sa part, fondée sur un principe non d'*arbitraire* mais de *motivation*. » (Launay, 2003 : 278). En posant que la langue est motivée, la linguistique du signifiant prend donc clairement parti, dans le débat arbitraire / motivation, contre l'arbitraire, dont on a pu dire qu'il avait été érigé en dogme¹².

- 19 Ce principe va ici de pair avec le rôle de premier plan dévolu au signifiant, comme en témoignent à la fois le titre de l'article « Pour une linguistique du signifiant » (Chevalier, Launay & Molho, 1986a) et les exhortations qu'on y trouve : « Le devoir du linguiste est de chercher la raison du signifiant » (*idem* : 97), car « il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur » (*idem* : 96).

- 20 Un grand nombre des travaux relevant de la linguistique du signifiant reposent donc sur la paronymie et l'analogie : « l'hypothèse théorique qui sous-tend toute notre étude a pour fondement essentiel [...] la paronymie » (Chevalier, Launay & Molho, 1988 : 51). La plupart d'entre eux se sont attachés à mettre au jour des réseaux de relations entre signifiants et à en chercher la contrepartie dans les signifiés qui leur sont attachés. On peut citer, parmi les articles fondateurs, celui de MO.LA.CHE sur *aun* (Chevalier, Launay & Molho, 1983) ou encore celui de M. Launay sur l'apocope (1985). Il faut également mentionner les travaux de G. Luquet sur le verbe, qui mettent véritablement au cœur de l'analyse le principe de la motivation (2000 ; 2012). Par ailleurs, il n'est pas surprenant que l'espagnol ancien ait été un terrain privilégié de cette approche (Fortineau-Brémond, 2010a et 2010b ; Le Tallec-Lloret, 2009 et à paraître ; Piel, 2003), car la diachronie, avec son cortège de transformations analogiques, se prête remarquablement au petit jeu de la lecture du signifiant : « le signifiant peut faire l'objet d'une lecture, d'une analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme

est pris avec les autres dans des rapports de ressemblance et de différence : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice » (Launay, 1986 : 37).

- 21 Ce parti pris, comme celui de l'unicité du signe, constitue également une relecture radicale de G. Guillaume. En effet, ses écrits sur la question du lien entre signifiant et signifié sont pour le moins ambigus. Dans certaines leçons, il affirme que le signifiant est le « révélateur » du signifié, comme dans le passage suivant, qui pourrait être considéré comme une préfiguration de la linguistique du signifiant :

Il ne sera fait appel, en aucun cas, à des discriminations logiques qui auraient prétendument leur racine dans la pensée, mais ne seraient pas indiquées en traits sensibles par la langue elle-même.

Les seules discriminations que l'on retiendra seront celles que la langue traduit dans ses apparences mêmes. Autrement dit, il ne sera fait état, au cours de nos recherches, que du seul psychisme indiqué par la sémiologie. Le principe dont on s'inspirera, c'est que la sémiologie révèle le psychisme de la langue, qu'il n'est pas d'autre moyen de s'introduire à la connaissance de ce psychisme que l'examen attentif de sa sémiologie et que ce serait, en conséquence, une grave erreur que de faire état, dans l'analyse que nous allons entreprendre, de faits de pensée que la sémiologie de la langue n'indiquerait pas ou qui seraient en contradiction avec elle. L'idée même d'une telle contradiction est une chose que nous déclarons, dès le début, écarter d'une manière définitive. (Guillaume, 1999 : 1, cité dans Delpont, 2008 : 5)

- 22 Mais, dans d'autres textes, G. Guillaume insiste surtout sur le décalage entre la sémiologie, dont l'organisation semble relever, au mieux, d'une sorte de bricolage, et le « psychisme », qui se présente seul sous la forme d'une architecture aboutie et réellement systématique :

La langue est un système en tant qu'ouvrage construit en pensée, elle n'est pas nécessairement un système en tant qu'ouvrage construit en signes[signifiants]. A quoi il faut ajouter que la visée constante de la psycho-sémiologie est, nonobstant les moyens impropres dont elle use à cet effet, d'être, plus exactement de devenir, un calque de la psycho-systématique. (Guillaume, 2003 : 61)

Dans l'explication délicate des faits, il y a lieu de retenir que la *loi régnante* du côté psychique est celle de *cohérence* ; tandis que du côté sémiologique, la loi régnante, d'une *infinie souplesse*, est celle de la *simple suffisance expressive*. D'où il suit qu'une même articulation de système pourra être rendue par des signes différents et plusieurs différentes articulations de système par un seul et même signe. La suffisance expressive est *seule* requise. (« Lettre à Gérard Moignet, juillet 1951 », in Guillaume, 1995 : 75)

- 23 MO.LA.CHE récuse l'idée que la psycho-sémiologie (le signifiant) n'obéirait qu'à une loi de « la meilleure suffisance expressive » alors que la psycho-systématique (le signifié) serait soumise à la loi de « la plus grande cohérence possible » (Chevalier, 1996 : 80) et ne retient de G. Guillaume que l'affirmation d'une « accommodation à sens double » entre signifiant et signifié (Guillaume, 1989 : 50, cité dans Chevalier, 1996 : 81). Cela revient à postuler que la sémiologie présente le même degré de systématisme que le psychisme : « Toute l'entreprise repose sur ce que Guillaume appelait un "préjugé d'ordre". Soit : tenir *a priori* l'ordre superficiel, morphophonologique, pour un *ordre*, précisément, et non un désordre » (Chevalier, Launay & Molho 1986b : 8).

3. En deçà du signifiant : l'irruption de l'iconicité

- 24 Cette « promotion du signifiant » (Le Tallec-Lloret, 2012) s'est également traduite par une attention particulière portée à sa structure, à sa composition, et donc à son éventuel « découpage ». Certains chercheurs – parfois les mêmes que ceux évoqués plus haut – ont ressenti le besoin de franchir un pas supplémentaire en allant voir non pas *au-delà* du signifiant morphématique, mais *en-deçà*.

- 25 La voie avait déjà été ouverte par M. Toussaint, dont la « neurolinguistique analytique » passe notamment par une exploration de la portée signifiante des séquences phoniques. Prenant résolument parti « contre l'arbitraire du signe » (titre de son ouvrage de 1983), qualifié de « boulet dont on doit se libérer afin d'aller plus loin » (1983 : 64), il insiste sur la relation d'analogie entre signifiant et signifié : « [...] signifiés et signifiants sont dans une relation d'analogie, la règle générale étant qu'à un signifié antérieur répond un signifiant antérieur – un signifié ultérieur se traduisant par un signifiant ultérieur » (1983 : 25-26). Pour M. Toussaint, le signifiant est donc iconique du signifié. D. Bottineau (2013) souligne

cependant que dans d'autres passages la relation d'iconicité semble se renverser : « Un signifiant ultérieur pour un signifié ultérieur, un signifiant antérieur pour un signifié antérieur. Y a-t-il signe plus analogique ? À tel point qu'on peut se demander si les signifiés ne sont pas que l'enregistrement du sens des signifiants... » (Toussaint, 1983 : 341, cité dans Bottineau, 2013 : 79). Mais, quelle que soit l'orientation qui lui est donnée, la relation entre signifié et signifiant (ce dernier appréhendé à partir des éléments sub-morphémiques qu'il intègre) est bien posée en termes d'iconicité.

- 26 Du point de vue méthodologique, la prise en compte du niveau sub-morphémique implique l'utilisation d'outils spécifiques, au rang desquels figure le concept de *formant*, élaboré par M. Molho :

Nous appellerons « formants » [...] des éléments ou particules signifiantes qui, intervenant dans la structure d'un signifiant donné, se réitèrent en plusieurs autres – ce dont résulte la formation d'un champ d'analogie regroupant une ou plusieurs séries morphématiques. Ceci revient à dire qu'un « formant », s'il apparaît dans un ensemble de morphèmes, informe la série et lui confère une signification générale dont il est la cause ou la racine. (Molho, 1988 : 291)

- 27 M. Molho s'est intéressé en particulier au formant *n que l'on rencontre aussi bien dans la négation *no* que dans l'article indéfini *uno* et dans de nombreuses autres formes. Bien que se présentant ici sous l'espèce d'un phonème, le formant ne se confond pas avec lui, puisqu'ils n'appartiennent pas à la même articulation du langage – le formant est porteur d'une instruction sémantique. Par ailleurs, le formant n'est pas non plus un signifiant :

L'élément *n doit-il être considéré comme un signifiant au sens ordinaire du terme ? On a quelque scrupule à le désigner comme tel, dans la mesure où un signifiant est constitué par un élément satisfaisant à la condition d'entier linguistique (mot, préfixe, suffixe, radical, désinence, etc.). Toutefois, *n partage avec les signifiants la propriété de se présenter sous l'espèce d'un physisme auquel est associé un contenu mental ou signifié, au sens strict de ce terme. Autrement dit, s'il n'est pas un signifiant, *n n'en a pas moins pouvoir de *signifier*, et c'est à ce titre qu'il s'incorpore à un ou plusieurs signifiants qu'il constitue en système [...] par l'apport d'un élément de signification commun. (Molho, 1988 : 299)

- 28 Il faut cependant reconnaître que le concept de formant n'a guère suscité d'échos, sans doute en raison de l'absence, alors, d'appareils théoriques à même d'expliquer le passage de la phonation à l'émergence du sens.

- 29 Une nouvelle étape a été franchie grâce aux outils fournis par la *cognématique*, mise au point en 1999 par D. Bottineau, mais intégrée depuis lors dans une théorie générale, la Théorie des actes corpori-mentaux langagiers (TACML), qui conçoit le langage comme une faculté incarnée et la parole comme un acte.

- 30 Dans la première version de la *cognématique*, D. Bottineau avait postulé que « l'articulation mimait l'acte cognitif, et défini les cognèmes comme des neurotransmetteurs vocaux qui permettaient de transférer des modèles neuronaux d'un cortex à l'autre – ce qui suppose encore une vision encodagiste de la parole » (Bottineau, 2013 : 94). Mais dans les textes les plus récents, l'expérience sensorimotrice, physique et sensible de la parole est envisagée comme façonnant la signifiante : les catégories conceptuelles et référentielles co-émergent par l'acte de langage, manifestation incarnée d'interaction – d'*énaction*¹³ – avec l'environnement. Les *cognèmes*, sortes de « logiciels sensori-moteurs » (Bottineau, 2003), d'abord décrits à propos de l'anglais, ont rendu possible – ou tout au moins grandement facilité – la prise en compte, longtemps retardée, du niveau submorphémique dans l'étude des signifiants espagnols. En effet, les cognèmes se présentent comme la manifestation d'une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s'impose pas universellement [...] mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l'attention et requérir une exploration » (Bottineau, 2009 : 126).

- 31 Un des principaux mérites de cette théorie – qui en fait la pertinence et en assure la solidité – est que la mise en relation d'un phonème et de son invariant est fortement encadrée et obéit à des conditions très strictes :

[...] le rapport d'un phonème à son invariant n'est pas nécessaire, il est indispensable que des conditions de fréquence et d'opposition contrastive en système et en contexte soient satisfaites pour que la connexion forme-sens s'actualise à ce niveau, [...]. (Bottineau, 1999 : 48)

- 32 Il ne suffit donc pas qu'un phonème soit présent dans un signifiant donné pour que l'on puisse légitimement y associer un invariant sémantique ; un phonème ne peut être interprété comme la manifestation d'un cognème que s'il s'inscrit dans un réseau de correspondances sémiques et morphémiques. D. Bottineau a précisé dans quelles circonstances il est légitime de considérer que la relation phonème ~ invariant cognitif est activée :

On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) : 1) il se manifeste dans une alternance récurrente (...). 2) L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances (...). 3) Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]. (Bottineau, 2004 : 29)

- 33 Le recours à cette notion a donc permis d'apporter une solution au « délicat problème du passage du phonatoire au sémantique » (Le Tallec-Lloret, 2012), resté jusqu'alors irrésolu en linguistique du signifiant. De façon attendue eu égard à l'histoire de ce courant théorique, mais aussi à certaines spécificités de la langue espagnole, la plupart des travaux s'inscrivant dans cette veine s'intéressent préférentiellement aux verbes et aux formes grammaticales (par exemple Blestel, 2012 ; Fortineau-Brémond, 2012 et 2013 ; Pagès, 2013). Toutefois, d'autres auteurs tentent de modéliser la façon dont se structurent les lexèmes : c'est le cas, pour l'espagnol, des travaux de M. Grégoire, dont la *Théorie de la Saillance Submorphologique* (2012) tente de rendre compte des processus à l'œuvre dans l'émergence du sens dans le domaine lexical.
- 34 Ce tournant dans l'étude du signifiant espagnol a eu une double conséquence : d'une part, une attention plus grande portée aux réseaux qui structurent la langue espagnole et, d'autre part, à un niveau plus général, un retour au premier plan de la question de l'iconicité, entendue au sens large (Monneret, 2003a)¹⁴.

*

* *

- 35 Toutes les contributions présentées ici¹⁵ relèvent de cette problématique, qu'elles s'intéressent plus particulièrement au niveau sub-lexical (M. Grégoire, S. Pagès) ou sub-morphémique (É. Blestel, C. Fortineau-Brémond) ou qu'elles cherchent à isoler le signifié unique d'une forme en s'appuyant sur la lecture de son signifiant (C. Ballestero de Celis). Elles montrent, pour l'essentiel d'entre elles, que l'arbitraire du signe ne peut être érigé en dogme car il existe des pans entiers de motivation, qui ne se limitent pas aux seuls phénomènes d'analogie, et cela dans une langue, l'espagnol, dont l'organisation sémiologique a pu sembler moins systématique que celle de l'anglais, et qui, de ce fait, mais aussi pour des raisons qui tiennent aux orientations de la linguistique des langues romanes¹⁶, est longtemps restée à l'écart d'une approche en termes d'iconicité et de motivation.
- 36 La place centrale occupée par le questionnement autour de l'arbitraire et la motivation a également pour effet de rendre plus facile le dialogue avec d'autres approches, qui ne relèvent pas *stricto sensu* de la linguistique du signifiant (linguistique cognitive, C. Borzi) ou qui portent sur des phénomènes – comme la ponctuation (M. Ponge) – auxquels la linguistique du signifiant ne s'est pas véritablement intéressée, mais qui partagent avec elle une même préoccupation pour les îlots d'iconicité que recèle la langue espagnole.

Bibliographie

BLESTEL É., 2012, Pour une nouvelle approche du plus-que-parfait en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations, Thèse de Doctorat, Université Rennes 2 [à paraître aux PUR].

- BOTTINEAU D., 1999, « Du son au sens : l'invariant de i et a en anglais et autres langues », Conférence, CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras), 14 septembre 1999.
- [en ligne], <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889/fr/>>
- BOTTINEAU D., 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », in OUATTARA A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. (Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000)*, Paris / Gap, Ophrys, 185-201.
- BOTTINEAU D., 2004, « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC : La contradiction en anglais*, 16, 27-53.
- BOTTINEAU D., 2007, « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, I(2), July 2007, 50-74. [accessible en ligne] : <<http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>>
- BOTTINEAU D., 2013, « L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive », *Cuadernos de filología francesa : Hommage à Maurice Toussaint*, 24, 79-99.
- BRÈS J., 1998, « L'imparfait narratif est un imparfait comme les autres », in LEEMAN D. & BOONE A. (éds), *Du percevoir au dire. Mélanges offerts à A. Joly*, Paris, L'Harmattan, 261-276.
- CHEVALIER J.-C., 1996, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, 17 (1), 77-92.
- CHEVALIER J.-C., 1998, « Interceptions, expérience et traduction », in BARBÉRIS J.-M., BRÈS J. & SIBLOT P. (éds), *De l'actualisation*, Paris, CNRS, 99-118.
- BOONE A. & JOLY A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1983, « De la concession en espagnol (Le signifiant AUN / AUNQUE) », *L'Information grammaticale*, 18, 3-8.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1986a, « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du 1^{er} Colloque de linguistique hispanique*, Rouen, 1985, *Cahiers du CRIAR*, 6, 95-99.
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1986b : « Le fardeau », *Langages*, 82, 5-11
- CHEVALIER J.-C., LAUNAY M. & MOLHO M., 1988, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in FUCHS C. (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*, Centre de publications de l'Université de Caen, 45-52.
- CHOMSKY N., 2005, *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* [trad. de l'anglais par R. Crevier & A. Khilm], Paris, Stock. [accessible en ligne] : <<http://www.chomsky.fr/livres/nouveauxHorizonsChap1.html>>
- DELPORT M.-F., 1998, « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », in LEEMAN D., BOONE A. et al. (éds), *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, Paris, L'Harmattan, 277-289.
- DELPORT M.-F., 2004, *Deux verbes espagnols : Haber et Tener. Étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*, Paris, Éditions Hispaniques.
- DELPORT M.-F., 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode*, 1, 11-35.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2010a, « L'expression de l'impersonnel en espagnol médiéval : le cas de omne », in DAVIET-TAYLOR F. et BOTTINEAU D. (éds), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix : du partage des fonctions et de leur sémantisme dans les structures impersonnelles*, Rennes, PUR, coll. « Rivages linguistiques », 117-128.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2010b, « Une curiosité morphologique du verbe en espagnol médiéval : les géronatifs construits sur un radical de prétérit irrégulier », in LUQUET G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 13-30.
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes : PUR, coll. « Rivages linguistiques ».
- FORTINEAU-BRÉMOND C., 2013, « La corrélation en espagnol : du signifiant à la syntaxe », in DELBECQUE N., DELPORT M.-F. & MICHAUD MATURANA D. (éds), *Du signifiant minimal aux textes. Études de linguistique ibéro-romane. Libéro 2011*, Limoges, Lambert-Lucas, 29-42.
- GRÉGOIRE M., 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebruck, Presses Académiques Francophones.

- GUILLAUME G., 1987, *Leçons de linguistique 1945-46, série A, volume 7*, « Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV) », publiées par R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 1989, *Leçons de linguistique 1946-47, série C, volume 9*, « Grammaire particulière du français et grammaire générale (II) », publiées par R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 1995, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume à Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier, Juillet 1948-Février 1960*, éditée par M. Malengreau, Presses Universitaires du Septentrion.
- GUILLAUME G., 1999, *Leçons de linguistique 1942-43, série B, volume 16*, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME G., 2003, *Prolégomènes à la linguistique structurale I*, collection « Essais et mémoires de Gustave Guillaume », publiés sous la direction de R. Lowe, Québec, Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G., 2006, *Carnets d'un linguiste*, préface par G. Cornillac, Chambéry, Éditions Comp'act.
- LAUNAY M., 1985, « Trois questions sur l'apocope », *Bulletin Hispanique*, 87 (1-2), 425-445.
- LAUNAY M., 1986, « Effet de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, 13-39.
- LAUNAY M., 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33 (2), 275-284.
- LE TALLEC-LLORET G., 2009, « Ende, lecture du signifiant », *Crisol*, 7-24.
- LE TALLEC-LLORET G., 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in LUQUET G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 15-38.
- LE TALLEC-LLORET G., à paraître, « Sortir de la référentialité : o, do, onde, donde, côté signifiante », in *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie*. Limoges, Lambert-Lucas.
- LUQUET G., 2000, *Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G., 2012, *Regards sur le signifiant (II)*, Paris, Éditions Hispaniques.
- LUQUET G. (éd.), 2006, *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G. (éd.), 2010, *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- LUQUET G. (éd.), 2012, *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- MACCHI Y., 2000, « L'anticipation syntaxique de l'attribut : Esquisse d'une chronosyntaxe », in RESANO A. (éd.), *Linguistique hispanique*. Nantes 1998, Nantes, CRINI, 395-413.
- MOLHO M., 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, 41-51.
- MOLHO M., 1988, « L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO) », in BLANCHE-BENVENISTE C., CHEVEL A. & GROSS M. (éds), *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 291-303.
- MONNERET P., 2003a, « Présentation », *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image. Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, 1, 3-11.
- MONNERET P., 2003b, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.
- OGDEN C. K. & RICHARDS I. A., 1923, *The Meaning of Meaning: a study of the influence of language upon thought and of the science of symbolism*, New York, Harcourt, Brace and World.
- PAGÈS S., 2013, *La motivation du signe en question. Approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole*, Inédit HDR, Paris, Université Sorbonne Nouvelle.
- PIEL A., 2003, « Sur la place du préfixe aqu- dans le système des déictiques de l'espagnol médiéval », in LAGARDE C. (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ses états (Actes du X^e Colloque de linguistique hispanique – Perpignan 14, 15 et 16 mars 2002)*, Perpignan, CRILAUP / Presses Universitaires de Perpignan, 15-25.
- TOLLIS F., 1991, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin.

TOLLIS F., 2008, *Signe, mot et locution entre langue et discours. De Gustave Guillaume à ses successeurs*, Limoges, Lambert-Lucas.

TOUSSAINT M., 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Préface de M. Arrivé, Paris, Didier Érudition, coll. « Linguistique ».

VARELA F., THOMPSON E. & ROSCH E., 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil.

Notes

1 Nous entendons le triangle sémiotique tel qu'il a été conçu par C. K. Ogden & I. A. Richards (1923 : 11), à savoir la relation triadique entre le *symbole* (expression linguistique > signifiant), la *référence* (concept, unité de pensée > signifié) et le *réfèrent* (objet ou partie du monde perceptible).

2 Par jeu, M. Molho, M. Launay et J.-C. Chevalier avaient un jour proposé de se désigner eux-mêmes par l'acronyme MO.LA.CHE. Bien qu'ils n'aient jamais signé aucun de leurs articles collectifs de ce nom, l'appellation est restée.

3 Sur cette question, voir Bottineau 2007.

4 Sur la linguistique guillaumienne, ses enjeux, sa postérité, son empreinte au-delà du guillaumisme, on se reportera avec profit aux articles et ouvrages de F. Tollis, notamment 1991 et 2008.

5 L'expression « effet de sens », courante dans la linguistique guillaumienne, n'est pas sans poser problème (d'où les guillemets), car, comme l'a montré M. Launay, l'effet de sens correspond bien souvent à la référence (1986 : 20).

6 L'opposition bien connue entre la langue (ensemble des systèmes mentaux) et le discours (somme des réalisations langagières effectives), omniprésente dans les écrits de G. Guillaume, se décline à travers un certain nombre de paires caractéristiques : permanence / momentanéité, puissance / effet, universalité / singularité, etc.

7 Voir, par exemple, la présentation qu'en donnent A. Boone & A. Joly (1996, s.v. *imparfait*).

8 Sur cette question également, on pourra consulter la synthèse présentée dans A. Boone & A. Joly (1996, s.v. *article*).

9 Pour une critique du mécanisme des interceptions, voir, par exemple, J.-C. Chevalier, 1996 et 1998 ; sur la subduction, voir M.-F. Delport, 1998 et 2004 : 60-65.

10 D'autres chercheurs, guillaumiens ou post-guillaumiens, ont mené cette même critique ; on pense notamment à J. Bres, qui a expliqué, dans un travail sur l'imparfait *narratif*, comment il avait été amené à renoncer à l'idée d'une déformabilité de la valeur en langue, et pourquoi il convenait « de ne pas mettre sur le dos des formes linguistiques des effets de sens produits par leur interaction en discours » (1998 : 273-274).

11 La liste des ouvrages ou articles s'étant donné cet objectif est beaucoup trop longue pour être mentionnée ici ; en effet, à la suite de J.-C. Chevalier, M. Launay et M. Molho, puis de M.-F. Delport et G. Luquet, le chemin a été emprunté par leurs doctorants, devenus aujourd'hui enseignants-chercheurs, et qui encadrent à leur tour des travaux de linguistique du signifiant. On en trouvera un aperçu dans les actes des journées d'étude du GERLHis [Luquet (éd.), 2006, 2010 et 2012].

12 Que Saussure n'en ait pas été l'artisan mais qu'il s'en soit seulement fait l'écho ne change rien à l'affaire ; il s'agit bel et bien d'un dogme, d'autant plus prégnant qu'il a pour lui la force de la vulgate et l'évidence, semble-t-il, du bon sens. Noam Chomsky peut donc écrire, au détour d'un chapitre consacré aux « Nouveaux horizons dans l'étude du langage » : « Les langues diffèrent manifestement et nous voulons savoir pourquoi. L'un des aspects par lesquels elles diffèrent demeure dans le choix des sons, qui varient à l'intérieur d'un certain registre. Un autre aspect réside dans l'association, essentiellement arbitraire, du son et de la signification. Ces aspects vont de soi et il n'est pas nécessaire de s'y arrêter. » (2005 : version en ligne).

13 Voir Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 32 : « Nous proposons [...] le terme d'*enaction*, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde ».

14 Ces préoccupations rencontrent celles de linguistes ayant pour objet d'étude d'autres langues (anglais, français, italien, langues sémitiques, indo-européen, etc.) mais partageant un même intérêt pour « le rôle du signifiant dans sa dimension sensori-motrice » et pour « la corporalité dans l'encodage ou la production d'événements cognitifs », selon les termes de l'argumentaire de la Journée d'étude SAISIE (Signifiant, Analogie, Interlocution, Sémiogénèse, Incarnation, Énaction), organisée à Dijon le 27 mai 2014 par D. Bottineau et P. Monneret, dans le but, précisément, de favoriser des collaborations entre chercheurs travaillant selon des perspectives complémentaires.

15 Les articles de ce numéro des *Cahiers de Praxématique* sont les versions remaniées et augmentées des communications présentées dans le cadre de l'atelier « Motivation et iconicité », lors du Colloque International de Linguistique Ibéro-romane, organisé par S. Azzopardi et S. Sarrazin à Montpellier, du 29 au 31 mai 2013.

16 Sur la différence de traitement de l'iconicité en linguistique française et dans le monde anglo-saxon, voir Monneret, 2003a.

Pour citer cet article

Référence électronique

Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond, « Présentation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 30 décembre 2015. URL : <http://praxematique.revues.org/3799> ; DOI : 10.4000/praxematique.3799

À propos des auteurs

Élodie Blestel

CLESTHIA (EA 7345) – Université Sorbonne Nouvelle
elodie.blestel@univ-paris3.fr

Chrystelle Fortineau-Brémond

ERIMIT (EA 4327) – Université Rennes 2
chrystelle.fortineau@univ-rennes2.fr

Droits d'auteur

Tous droits réservés
